

Extraits de
La Traversée des sangliers (ZHANG Guixing)

Ouvrir la première page, c'est plonger dans l'inconnu : la jungle de Bornéo.

Ce soir-là au crépuscule, quand Kwan A-hung s'est pendu sous le jaquier, un feu de plaine tournoyait dans les chaumes, une brume sale et poisseuse s'était répandue sur la campagne et avait englouti la moitié de Krokop, le Bouk aux Sangliers. Un soleil rougeoyant flottait, strié par les vapeurs et les fumées, tel un banc de carpes dorées. Des éperviers bleus aux ailes de braises ardentes, qu'illuminaient les flammes élancées vers le ciel, volaient bas en cercle et fondaient sur leurs proies en fuite dans l'océan de feu. Les plaintes de dizaines d'oiseaux s'élevaient des bosquets, les plus sonores, les plus affligées d'entre elles étaient celles des grands coucals, immobiles au bout des branches ou recroquevillés sur le sol, ils regardaient brûler leurs nitées tout juste sorties de l'œuf ou en âge de s'envoler.

Les villageois allaient et venaient entre leurs champs, leurs vergers, leurs poulaillers, sans prêter la moindre attention au feu ni à ses lugubres hurlements, mais un vent de sud-ouest s'abattit sur le village et, en un rien de temps, la fumée ennessa les récoltes ainsi qu'une centaine de maisons sur pilotis, dans la panique ils prirent la fuite, la peur s'empara du bétail et des basses cours, même les dîners eurent une odeur de brûlé. Les enfants du village exultèrent, retenant entre leurs doigts la bande de tissu de leur lance-pierre, tenant dans l'autre main le manche taché de sang d'oiseau, ils bandaient l'élastique puis tiraient sur les volatiles fuyant l'incendie, sur les roussettes et les éperviers qui planaient bas avec arrogance. Les roussettes dont la membrane d'une aile avait été trouée par les gamins gisaient à leurs pieds, faces de renard écarlates toutes pleines de poils, aux grandes oreilles, elles poussaient vers eux des cris de rage terribles. Certaines pierres lancées par les enfants dégringolèrent sur la tôle zinguée des toits des maisons dans un tintamarre strident et cristallin. Les villageois croyaient dur comme fer que ces pierres tombées du ciel sur leurs habitations attisaient rien de moins que la colère divine,

appelaient les calamités, mais leurs sermons n'ébranlèrent nullement l'humeur taquine des garnements et leur instinct meurtrier.

Quand les fumées qui enveloppaient le domaine de Kwan A-hung se furent peu à peu dissipées, les gosses traversèrent la clôture et virent son corps sous le jaquier. « Peh-youn », dit un enfant, un martin-pêcheur et une pie pendaient à son cou, « ton papa s'est pendu ! »

Pour établir leur village, les humains doivent disputer leur territoire aux sangliers.

Sous la lune falote, les deux longues traînées de lumières formées par un milliard de lucioles dans la végétation des berges n'en brillaient que plus fort. A la lueur de ces deux lignes rougeoyantes, Kwan vit flotter sur le fleuve de grosses choses qui ressemblaient à des Calebasses sans vraiment y ressembler, à des tortues trionyx sans vraiment en être, on eût dit des radeaux à la queue leu leu, des bouts de bois à la dérive, un banc de crocodiles qui avaient relevé leurs écailles fuselées et leur queue épineuse, cela se mêlait aux brumes et aux vapeurs miasmatiques sur chaque berge, réveillait en sursaut toutes les créatures infernales du royaume des eaux, nées dans la chaleur humide ou

écloses d'un œuf. La horde de sangliers suivait à la nage le cours descendant du fleuve, quand ils eurent dépassé le rempart, ils formèrent deux colonnes sur la terre ferme, s'ébrouèrent en projetant des gouttes de boue, et dans un grondement terrible, déferlèrent sur le village.

Ce village perdu en pleine jungle n'est pas pour autant coupé du reste du monde.

A-hung, quand il était enfant, flânait dans le village avec son père, le fils ceint d'un petit parang, le père d'un grand parang, avec une hotte en rotin dans le dos, A-hung adorait le regarder qui, avec les autres villageois, arrêté aux échoppes de ces hommes du Soleil Levant, gesticulait pour discuter le prix des chaussures, des tissus, des vélos et des machines à coudre, c'est ainsi que A-hung avait appris quelques phrases de leur langue barbare. Son père, Kwan la Face Rouge, la première fois qu'il était venu musarder dans l'une de ces boutiques avait eu le coup de foudre pour un vélo de la marque Fuji, il passait la main sur le guidon, les phares, la sonnette et la selle en lui susurrant de douces paroles. Mais il n'était pas le seul à être tombé amoureux de l'engin, les aborigènes, les mineurs, les coolies javanais avaient eux aussi succombé à son charme, ils tendaient leurs mains pleines de graisse et de rudes callosités pour en tâter la selle, saisir le guidon, de sorte que son père n'en avait pas la jouissance exclusive, et quand le boucher Lee Gras du Bide, qui ne sentait pas la rose, jouait avec la dynamo de la roue avant, c'était comme s'il outrageait la belle dans sa pudeur, le père ne desserrait pas les dents de colère, il emprunta de l'argent à Lam Banting, patron de la scierie La *Sempervirente*, et, avec la sainte intention de racheter la liberté d'une esclave, il fit l'acquisition du vélo. Tout juste après l'avoir acheté, il ne se résolut pas à l'enfourcher, il laissa A-hung s'asseoir sur le porte-bagages, on eût dit qu'il ramenait une jeune mariée chez lui. Quand Ozawa Kameda, spécialiste en acupuncture, moxibustion et phytothérapie, vit Kwan la Face Rouge lui amener son fils sur la bicyclette pour guérir un rhume, il le remercia avec force courbettes sans lui demander un sou. Le père et le fils furent arrêtés en chemin par Sasaki, gérant de son propre studio de photographie, celui-ci déploya le soufflet qui ressemblait à un accordéon et, *clic-clic*, prit une photo souvenir, laissant A-hung et son père tout ébaudis d'une pareille faveur. Watanabe, le dentiste, emprunta le vélo pour faire une fois le tour du village. Oshida, aux bras épais comme des boas constrictors et qui aurait coulé un sampan rien qu'en posant le pied dessus, traînait son chariot à quatre roues, homme de peu de paroles, bien qu'il sût le hakka, il montra du doigt le vélo Fuji en disant : « Si j'avais de l'argent, j'en achèterais un aussi, pour mon bois. » Et quand Kobayashi Jirô aperçut le vélo, comme s'il avait vu une locomotive à vapeur, il cria deux fois *tchou-tchouuuuuu!* *tchou-tchouuuuu!* et se mit à jouer l'air de la comptine *Poot-poot, voici le train*.

Apprendre à lire le langage de la vie autour de soi.

A-hung a neuf ans, son père le guide à travers les chaumes, il lui montre un endroit où il y a, çà et là, des flaques d'eau, un ruisseau, des bosquets et des arbres fruitiers, il se passe les lèvres l'une sur l'autre, il semble dire : Si tu écoutes le gazouillis des oiseaux, tu sauras où ils volent, mais le savoir ce n'est pas suffisant, il faut chercher à comprendre ce qu'ils sont en train de faire, s'ils chassent, construisent leur nid ou pratiquent leur parade nuptiale. Respire la senteur violente ou rance des fruits, alors tu sauras que ceux de tel arbre sont mûrs et combien de singes se les disputent dans les branches. Sens les tremblements de la terre, alors tu pourras compter avec précision combien de sangliers sont lancés au galop, estimer leur nombre, leur taille, leur corpulence. Goûte dans l'air les effluves de sang et d'urine, tu sauras quels œufs ont éclos dans tel nid de crocodile, dans tel nid de grand coucal. Son père arbore un sourire très mystérieux, il dit : Après un long apprentissage, des expériences nombreuses, connaître ces choses-là c'est le b-a ba. Il lui désigne à nouveau l'endroit et reprend d'une voix forte : Essaie un peu de deviner, qu'est-il en train de se passer dans le ruisseau et les bosquets ? A-hung accorde sa respiration, ferme les yeux, il entend les cris des grands coucals et des éperviers, le vent

du sud-ouest qui court dans les chaumes, des aboiements et des piailllements venus du Bouk aux Sangliers dans le lointain, les grondements des camions chargés des foreurs de la Shell Oil Company, mais à part ça, la nature est silencieuse. Il écoute de toutes ses forces encore une fois, ouvre grand les yeux, secoue la tête à l'adresse de son père. Celui-ci, tandis qu'ils marchent ensemble vers l'endroit, lui dit que dans les bosquets, il y a un porc-épic et sa femelle en train de s'accoupler, et dans le ruisseau à moitié asséché, deux enfants creusent des trous pour attraper des poissons têtes-de-serpent de Baram. 'Pa, comment tu sais ça ? demande A-hung. Le mâle, avant d'entreprendre la femelle, envoie sur elle un jet d'urine, j'ai senti cette odeur très particulière. Les deux enfants poussent des cris aigus, comment se fait-il que tu n'aies pas entendu ? A-hung s'approche des bosquets, il voit en effet les porcs-épics l'un sur l'autre, leurs piquants annelés noirs et blancs vibrent à grands bruissements. Deux gamins, en débardeur et en short, farfouillent à l'aveuglette les mains dans la vase, ils saisissent entre leurs doigts un tête-de-serpent, puis un autre, et les jettent derrière eux dans un panier en bambou large comme le ventre d'un cochon. Tout à coup, un homme d'âge moyen bondit hors des fourrés et jette un filet de pêche sur les porcs-épics. Mais les bêtes avaient fini leurs ébats quand A-hung et son père se sont montrés, et au moment où l'homme lance son filet, elles ont déjà disparu. Il darde un regard mauvais sur le père et le fils, tire son parang de sa ceinture et se lance à la poursuite des porcs-épics en tailladant la végétation.

« 'Pa, dit A-hung, tu n'avais pas vu cet homme ? »

Parmi les multiples personnages du roman, on ne peut s'empêcher d'éprouver une tendresse particulière pour Mapopo, sorcière opiomane au grand cœur, qui va faire la conquête des enfants avant de les sauver de la mort au cours de l'invasion japonaise.

Au moment où les enfants arrivèrent chez Mapopo, la vieille femme était en train de faire sauter à la poêle des pétales et des étamines de durians qu'elle mélangeait à de la pâte de crevette et du lait de coco, voyant cela, les enfants en eurent l'eau à la bouche. Mapopo gardait et entretenait le cimetière pour les villageois, ceux dont les défunts étaient enterrés là lui versaient chaque mois cinq cents pour les frais d'entretien, mais Mapopo aimait cueillir les légumes et les fruits sauvages et elle dépensait son salaire en pâte d'opium

et en cigarettes occidentales. Quand elle eut fini de préparer les fleurs de durian, elle fit frire deux grandes assiettes de liserons d'eau et d'herbes sauvages avec de la pâte de crevette, puis elle porta les trois plats sur la table. Les enfants, toutes pattes cracra dehors, se jetèrent sur les assiettes en fer comme une meute de chiens errants. Ils regardaient les cactus, les halas et autres plantes en pot qui avaient depuis longtemps été posés aux fenêtres, à l'extérieur Mapopo avait aussi planté des ananas et des bougainvilliers dont les vieilles branches dépourvues d'épines étaient entortillées de lianes de chardons, l'inviolabilité de la maison sur pilotis était parachevée par une haie de bambous acérés. Mapopo prépara, encore cette fois, une théière de Milo à l'opium. Quand les villageois avaient su qu'elle faisait boire cette mixture aux enfants, ils leur avaient interdit d'y retourner, mais la plupart d'entre eux pensaient qu'une si petite quantité d'opium ne rendrait pas leur progéniture dépendante, et quand bien même, ils étaient eux-mêmes des opiomanes achevés. Les gamins prirent leur tasse en métal, et *glou glou glou*, burent le Milo. D'autres enfants à qui on avait interdit de venir continuaient à arriver, à la vue du breuvage fumant, ils avalèrent leur salive. « Allez, buvez », les encouragea Tso Ta-tsi. « Si on ne dit rien, personne ne le saura. » Sur ce, les autres prirent les tasses et burent. « Ce n'est pas la première fois qu'une tête volante visite le Bouk aux Sangliers. » Mapopo, assise sur son tabouret, ajustait la flamme de la lampe à pétrole, elle sortit une boulette d'opium.

« Il se fait tard, rentrez vite chez vous.

— Mémé, dit Hiau-ting, accroupie devant la vieille, tu as déjà vu la tête volante ? » Mapopo sourit sans répondre. « Ma petite, peau blanche, peau fine... » Elle prit la pipe en bambou et fourra la boulette

d'opium mélangé aux feuilles de tabac dans le trou, puis retourna la pipe pour faire chauffer la boulette.

« Allez, rentrez chez vous, revenez un peu plus tôt demain. » Tout à coup, son regard s'arrêta sur un masque de monstre qui pendait à la poitrine de l'un des enfants. « Petit, dit-elle en tendant son index crochu comme la serre de son perroquet, fais-moi voir ce monstre-là. » L'enfant mit le masque dans la main de Mapopo. Elle examina attentivement cette tête de femme au cou ensanglanté, ses sourcils se renfrognèrent et formèrent une nichée de larves de moustiques, comme moustiques en vol ses antennes s'entortillèrent, et comme trompes de moustiques des poils jaillirent de ses narines. Elle rendit le masque à l'enfant. « Il fait nuit, rentrez, allez à la maison. Si vous voyez la tête, visez l'arrière du crâne avec vos lance-pierres. »

1941. Les Japonais envahissent l'île, parviennent jusqu'au village et entament une chasse à l'homme qui n'épargne ni les femmes ni les enfants. Par petits groupes, les villageois se fondent dans la jungle et, aidés par le peuple Dayak, mènent une guérilla contre ceux qu'ils appellent « les Monstres ».

Au moment où les tirs cessèrent, le feu s'éteignit, un silence de mort régna sous l'upas. Le tourbillon aux teintes vert sombre qui avait coloré les fourrés de chaumes cessa, le sanglier s'effondra dans les herbes, les quatre fers en l'air, tremblant de tout son corps, des fléchettes empoisonnées aussi fines que des cure-dents étaient fichées dans son cou et son ventre. Da-dy adossé à l'arbre, le fusil serré entre les mains, fit un nouveau signe pour indiquer le silence. A-hung était recroquevillé sur lui-même, caché tel un lapin dans une anfractuosité du tronc. L'arbre qu'il avait choisi était jeune et gracile, ses racines étaient superficielles, par chance il y avait une cavité qui faisait comme une tranchée. Il avait craint que le tronc, qui telle une meule de foin le protégeait de la morsure du fouet, n'éclate sous la frappe des balles. Kwan la Face Rouge était accroupi face au tronc, écrasant presque sous ses fesses la tête de Tortue Molle. Da-dy regarda A-hung et Kwan, il tendit les cinq doigts de sa main gauche, usant du langage des signes dont il avait l'habitude à la chasse. A-hung, malgré son inexpérience, comprit à peu près. Ennemis peu nombreux, entre cinq et huit, mais grande puissance de feu, ne pas bouger à la légère ; ils n'attaquent pas, ils redoutent nos fusils. Ce sont des fuyards, munitions limitées, attendre qu'ils les épuisent, nous profiterons du bon moment pour bouger. Les faibles clartés du matin traversèrent les feuillages, se déposèrent sur les arbres derrière lesquels ils étaient cachés. Deux avions de chasse alliés, empourprés dans l'illumination de l'aube, tracèrent sans bruit leur sillage dans le ciel au loin, laissant derrière eux deux halos carmin. Légers et gracieux comme la cendre, les éperviers bleus partaient en chasse, la coupole céleste se transforma peu à peu en arène. Des coups de feu retentirent à nouveau dans les bosquets, mais ils n'étaient pas dirigés sur eux. Un brouhaha, des cris et des gémissements d'hommes emplirent les arbustes. Trois Monstres en uniforme kaki jaillirent en titubant et s'affalèrent à côté des têtes des bûcherons, les membres convulsés, poussant de temps à autre des plaintes aiguës, leurs poitrines, leurs cous et leurs joues étaient hérissés de fléchettes empoisonnées. Une vingtaine de Dayaks, le parang à la main, bondirent des bosquets en mugissant, les mains se levèrent, les lames s'abattirent, tranchèrent les trois têtes. Plusieurs autres Dayaks surgirent à leur tour, brandissant une dizaine de têtes de Monstres, ils regardèrent vers le ciel et chantèrent la beauté de ce monde.